

Chine, ô ma douleur
Unknown Pleasures. Jia Zhang-ke

Philippe Gajan

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2002). Compte rendu de [Chine, ô ma douleur / *Unknown Pleasures*. Jia Zhang-ke]. *24 images*, (112-113), 32-32.

Chine, ô ma douleur

PAR PHILIPPE GAJAN

UNKNOWN PLEASURES ■ Jia Zhang-ke

Il faudra voir dans ce film non pas la révélation mais la consécration d'un auteur, et cela pour au moins deux raisons. D'abord parce que Jia Zhang-ke est désormais immédiatement identifiable cinématographiquement; sa griffe, sa signature, saute aux yeux: ces longs plans fixes sur des personnages désœuvrés font désormais partie d'une panoplie reconnaissable entre toutes. Mais surtout, avec *Xiao Wu*, *artisan pickpocket* et *Platform*, *Unknown Pleasures* forme déjà un corpus cohérent, comme si l'ensemble avait été dès le départ pensé comme une

dental) et à l'économie de marché. Dans *Unknown Pleasures*, les deux petits délinquants dont on suit les péripéties semblent être à la fois les héritiers et les laissés-pour-compte de cette ouverture. Nés dans un monde qu'ils ne comprennent pas mais surtout qu'ils ne veulent pas comprendre, d'où leur apparent détachement, sans passé — un passé dissous par cette marche forcée «en avant» — mais surtout sans futur, coincés donc dans un présent immuable, ils vivent, ils végètent, rêvant d'être ce qu'ils ne sont pas ou d'histoires d'amour improbables.



Un quotidien presque palpable.

trilogie qui évoquerait deux décennies de la Chine contemporaine, *Unknown Pleasures*, le dernier volet, se déroulant en 2001 et offrant force rappels des deux «épisodes» précédents. Et en effet, même si Jia Zhang-ke ne tient plus le rôle principal dans ce dernier film, il est étonnant de voir comment on est déjà devenu familier de ce petit monde semi-urbain du nord de la Chine.

Dans *Platform*, une troupe de comédiens traversait la décennie 1980 et s'adaptait à un monde qui s'ouvrait à sa façon, surtout forcée, à la modernité (de style occi-

Ici, aucun effet d'exotisme, aucune tentative d'explication pour public non averti. Le mode de récit du chef de file du cinéma chinois (plus ou moins clandestin) est proche de celui de la chronique, c'est-à-dire qu'il est une suite de scènes pas forcément liées les unes aux autres, ce qui ne veut pas dire que ce cinéma-là est statique, qu'il ne raconte pas une «histoire». Au contraire, le monde de *Unknown Pleasures* est en constante évolution. Simplement, il n'est pas soumis aux règles manichéennes des contrastes. La situation évoquée au début du film n'est pas

meilleure ni pire que celle qui survient à la fin. Par contre, par petites touches, le portrait de cette société s'en trouve grandement précisé. Les deux marginaux qui hantent le récit auront peut-être disparu au final, leurs amours n'auront peut-être pas abouti ou encore les grands travaux dont la télévision — omniprésente, fidèle commentateur officiel des apparences — se fait l'écho n'auront peut-être pas été complétés et resteront en plan comme l'ensemble du décor sidérant dans lequel se situe l'action du film. Et pourtant, Jia Zhang-ke aura quant à lui réussi ce que le meilleur des documentaires sur la Chine n'aurait peut-être pas pu réaliser. Il nous offre avec la constance de son pessimisme tranquille un contre-discours crédible, ancré dans un quotidien presque palpable, en tout cas immédiatement sensible. La Chine contemporaine a trouvé en lui son meilleur critique dont le symbole restera à ce jour le destin de Xiao Wu, le petit voleur du premier film, éponyme, de Jia Zhang-ke.

Les apparitions de Xiao Wu dans *Unknown Pleasures* agissent comme référents dans le temps. Notre délinquant binoclard a désormais intégré une sorte de mafia locale, ce qui lui confère un certain statut social (et l'argent qui va avec) et lui permet de se retourner lors de vents contraires. Non seulement ces épisodes, marginaux, ancrent le film dans le temps par rapport au reste de l'œuvre et à l'évolution de la Chine, mais surtout ils permettent au cinéaste d'y aller de commentaires plus directs allant jusqu'à l'autoréférence: lorsque Xiao Wu apostrophe le vendeur de DVD au marché noir, il lui demande les précédents titres de Jia Zhang-ke (ou encore de Yu Lik Wai, directeur photo de *Unknown Pleasures*). Le clin d'œil pourrait paraître gros. Il n'est pourtant que le signe d'une certaine familiarité désormais établie entre le cinéaste et son public. ■

UNKNOWN PLEASURES

Chine 2002. Ré. et scé.: Jia Zhang-ke. Ph.: Yu Lik Wai. Mont.: Chow Keung. Int.: Zhao Tao, Zhao Wei Wei, Wu Qiong, Zhou Qing Feng, Wang Hong Wei, Bai Ru, Liu Xi An. 116 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.